

journal

compagne, Séverine, et son ami, Dolois-Cœur-en-Joie. Derrière lui, il laisse l'amour et la haine. Bisontin-la-Vertu ne pars pas le cœur léger. Que va-t-il trouver au Québec? Dans un style à la fois sobre et musclé, Bernard Clavel décrit la vie mouvementée de ce Bisontin qui affronte Iroquois et Jésuites avec courage mais ahurissement. Ce qui devait être une vie difficile à cause du climat, du sol et des indigènes, devient une vie cruelle par la bêtise et l'aveuglement des hommes. *Bernard Clavel, « Compagnons du Nouveau-Monde », 252 pages, Robert Laffont.*

ARTS

■ **Collectif québécois.** Six peintres de Montréal ont exposé pour la première fois à Paris : un maître, le Frère Jérôme Paradis, et ses élèves. Atelier original où l'enseignement se définit par sa



Frère Jérôme. Sans titre

négation. Ce qu'apprend le Frère Jérôme à ses étudiants, c'est d'abord le respect de leur propre liberté. L'exposition est donc celle de la diversité et de la différence. Ni style, ni recherche d'ensemble. Les œuvres du Frère Jérôme aboutissent, au terme d'un long cheminement de quarante-cinq années, à la sobriété de la forme et du ton. Les toiles qu'il présente se rapprochent de la calligraphie japonaise contemporaine : occupation, en pleins et vides, d'une grande surface claire par un mouvement noir très dynamique, tout en élan et en énergie. Joelyne Marquis donne à voir une œuvre en nuances, basée sur les multiples jeux de lumière possibles, nés de la surface accidentée du papier, son support favori. La surface de ses

acryliques est le champ de combinaisons multiples entre l'hétérogénéité du papier et la multiplicité des nuances. Le travail de Stéphanie Martin se rapproche de la démarche précédente. Sur papier, elle utilise le pastel, la cire, l'encre. Elle les étire ou les concentre pour obtenir des effets de transparence à partir des pleins et des vides. Pierre Glackmeyer crée des mondes de douceur et d'harmonie, aux tons pastels, que l'acrylique rend satinés et moelleux. Les personnalités de Louise Lauzon et Raymonde Lacasse sont très différentes de celles des artistes précédents. La première est d'une dualité déconcertante. Certaines de ses œuvres sont à base de collages gais et enthousiastes. D'autres, en revanche, relèvent d'une introspection presque cruelle : long personnage isolé sur une immense surface blanche. Raymonde Lacasse étonne. Ses femmes aux grands yeux un peu voilés se répètent comme une litanie, avec obsession. Nues, les seins ronds, elles vous regardent sur fond pastel, peintes avec largeur. *Vu à l'Atelier 74, Paris.*

■ **Miljenko Horvat.** Ses grands formats des dernières années, très impulsifs, viennent en droite ligne de l'*action painting*. Les lourds tracés noirs laissés sur la toile au hasard du geste font penser à d'immenses graffiti charbonnés sur des murs anonymes. Pourtant, en dépit de leur apparente spontanéité, confron-



tés l'un à l'autre ils apparaissent comme des variations sur un certain type de composition. Cela est très frappant si l'on compare par exemple « Dessin de l'ombre » et « Arithmétique ». D'autres œuvres ont des airs de

calligraphie japonaise très rustique (*Katakana*). *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

HISTOIRE

■ **« Sud-Nord : désordre culturel ».** Le déséquilibre entre pays riches et pays pauvres est aussi marqué dans le domaine culturel que dans le domaine économique : la propagation de la culture se fait au profit des pays riches qui exportent leurs sous-produits et leur mythologie en échange de l'histoire de l'art et des œuvres du tiers-monde. Les



Ombres chinoises.

civilisations se reconnaissent par le moyen de clichés qui entretiennent les cloisonnements. Dans une telle situation, quel est le rôle de l'artiste? Kate Craig et Hank Bull, deux Canadiens touche-à-tout (vidéo, peinture, musique), ont choisi la dérision et le changement radical, loin des modèles traditionnels. L'artiste doit abattre les barrières de la forme et les critères de sa culture pour aboutir à une unité où les apports de tous les peuples seraient égalitaires. Le temps est donc à la fusion des cultures. Encouragés par le Conseil des arts du Canada, les auteurs ont visité le Japon, la Thaïlande, la Malaisie, Hong-kong, Bali, l'Inde, le Cameroun et en ont rapporté une moisson, sans exotisme aucun, composée d'éléments disparates (affiches, étiquettes, titres de journaux, photographies, etc.) qui témoignent de la vie quotidienne d'une civilisation en mouvement. Craig et Bull présentent aussi un spectacle d'ombres inspiré du théâtre indonésien et revu et corrigé à la lumière des techniques occidentales. C'est « Religion Canada : le miracle de la bicyclette », une histoire étrange de chaise volée et poursuivie à l'aide d'un véhicule à deux roues. Les formes se désagrègent, les hiérarchies culturelles s'écroulent. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

■ **Site préhistorique.** D'importantes découvertes préhistoriques ont été faites, au Manitoba, le long de la rivière Winnipeg. Plusieurs milliers d'objets, parmi lesquels des pointes de flèche, de grands couteaux, des racloirs et des haches ont été mis au jour, attestant la présence de l'homme dans cette région il y a environ huit mille ans (époque dite paléo-indienne). C'est la baisse du niveau des eaux consécutives à d'importants travaux sur des barrages qui a permis l'accès à des sites submergés depuis une cinquantaine d'années. La découverte, faite il y a plus de trente ans, d'un os de mammouth travaillé avait déjà montré des indices d'une présence humaine dans le sud du Manitoba à une époque reculée. Le nouveau site préhistorique deviendra sans doute le plus important de la province.

■ **Québec en 1808.** Un grand plan-relief de Québec réalisé au début du dix-neuvième siècle a été le principal centre d'intérêt de la Semaine organisée en novembre dernier par Parcs Canada pour « favoriser les contacts entre la population d'aujourd'hui et la ville d'autrefois ». Il s'agit d'une maquette de la ville de Québec, port et haute ville, construite de 1806 à 1808, époque à laquelle les relations étaient tendues entre les États-Unis et les possessions britanniques en Amérique du Nord. Réalisée à des fins militaires, l'œuvre visait à montrer comment la place était ou pouvait être défendue. La maquette, qui occupe près de trente-huit mètres carrés, est surtout fidèle dans le domaine de la topographie, des ouvrages militaires et de la disposition générale des rues. Elle l'est moins, selon les spécialistes, en ce qui touche les maisons et les bâtiments civils. Plusieurs fois remaniée, restaurée en 1910, elle porte la marque des modifications dont elle a été l'objet. Le Musée canadien de la guerre et l'Institut canadien de conservation ont tenté de corriger ce qui pouvait l'être à la lumière des données historiques actuelles.